

# Préface et avant-propos

Autor(en): **Bujard, Jacques**

Objekttyp: **Preface**

Zeitschrift: **Cahiers d'archéologie romande**

Band (Jahr): **157 (2015)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*  
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, [www.library.ethz.ch](http://www.library.ethz.ch)

<http://www.e-periodica.ch>

**Préface**  
**et avant-propos**



## Préface

*Des Pierres et des Hommes*, le volume de *Mélanges* offert en 1995 à Marcel Grandjean, ayant déjà décrit sa carrière et relevé les exceptionnelles qualités du chercheur, de l'enseignant et de l'Homme, tenons-nous en à la présente publication; elle force à elle-seule l'admiration. Traquer la main d'un maçon-architecte par l'observation attentive des détails architecturaux, repérer, au prix de larges dépouillements d'archives, la mention d'un nom d'artisan ou du paiement d'un travail, voire plus rarement un contrat, retracer des filiations, c'est à cette tâche colossale que s'est attelé Marcel Grandjean il y a un demi-siècle. Ce travail au long cours, mené avec une patience d'entomologiste et une passion jamais éteinte, s'est mis au service de la mise en valeur d'un pan de patrimoine aussi intéressant que méconnu: l'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique.

La démarche inlassable menée par Marcel Grandjean aboutit aujourd'hui à un ouvrage monumental dans tous les sens du terme! Elle nous offre la démonstration absolue qu'en histoire de l'art, comme en histoire ou en archéologie, seules des recherches menées avec engagement, sur la durée et de manière systématique permettent de dresser une vue d'ensemble d'un sujet, d'en cerner les caractéristiques, d'en distinguer les acteurs et les évolutions, de ne pas tomber dans les pièges tendus au chercheur trop pressé, au champ d'étude par trop limité, à la volonté de résultats immédiats, vite corrigés par les successeurs. Marcel Grandjean se fit d'ailleurs en 1988 l'apologiste de l'application en histoire de l'art monumental des principes de l'infanterie et ne terminait pas son dernier cours de l'année académique sans citer une phrase, légèrement adaptée, du film *Un Taxi pour Tobrouk*: *Un intellectuel assis va moins loin qu'un con qui marche*. Cette invitation directe à profiter des vacances d'été pour visiter des monuments, mettre en pratique le sens de l'observation acquis au long des semestres, remettre en question ce qui peut être lu ou entendu, a marqué des générations d'étudiants. La nécessité, proclamée haut et fort par Marcel Grandjean, du travail de terrain n'a pas perdu de son actualité. En matière d'histoire de l'art comme de toute science, si des découvertes spectaculaires interpellent parfois le public, leur fondement incontournable – des recherches menées dans l'ombre sur une longue période – reste en effet bien souvent peu reconnu. Marcel Grandjean a quant à lui fait de la longue marche, voire de la marche forcée, un principe de base de son travail scientifique, toujours large et profond, attentif aussi bien aux principes architecturaux qu'à la mémoire des artisans sans lesquels ce patrimoine n'existerait pas.

Commencées à une époque où la vie du documentaliste n'était pas facilitée par la photographie numérique, où le relevé précis d'un édifice nécessitait de longues semaines de travail, où les techniques de datation précise n'existaient pas en dehors des dates mentionnées par les archives ou inscrites sur les murs, les recherches de Marcel Grandjean n'ont pas pris une ride. Elles ont en revanche gagné une belle épaisseur historique, leurs résultats rappelant par bien des points notre époque: architectes travaillant de part et d'autre des frontières, artisans locaux côtoyant maçons et charpentiers nés dans de lointaines

régions, courants architecturaux traversant les Alpes et le Jura, dynasties au service des chantiers, maîtres d'ouvrages marquant de leur empreinte les projets.

Nous ne pouvons que remercier Marcel Grandjean de nous faire partager généreusement, une fois encore, un peu de son savoir! Cet ouvrage deviendra rapidement un incontournable de toute recherche sur le patrimoine médiéval de notre région, mais aussi une source de renseignements quasi inépuisable pour tout visiteur ou voisin d'un des très nombreux monuments abordés. C'est un apport essentiel à leur appréciation à leur juste valeur et à leur sauvegarde qui nous est ainsi offert, au moment où les fonctions séculaires de nombre de ces édifices de culte doivent être réinventées.

Jacques BUJARD  
*Ancien étudiant du Prof. Marcel Grandjean  
Conservateur cantonal, Neuchâtel*



L'église Saint-Nicolas de Bonvillars. Ange (?) et maçon sculptés sur une pierre servant de base à l'entrée ouest de la chapelle Saint-Sébastien, en remploi (photo MG, 2009).

## Avant-propos

*A Pierre, si attentionné,  
et à Odile, sans laquelle ce livre n'aurait,  
tout simplement, pas paru.*

**Des débuts contrariés.** – A l'origine, la plupart des études publiées ici constituaient les fondements d'une thèse inachevée, commencée bien avant que le Fonds national suisse de la recherche scientifique daignât accorder des bourses aux doctorants et même avant que l'enseignement en histoire de l'art fût enfin stabilisé en Suisse romande. Elle comportait plusieurs centaines de pages dactylographiées rédigées dans les années 1970, accompagnées de nombreux relevés de modénatures et de photos documentaires prises systématiquement de 1967 à 1973. Elle avait été quasiment abandonnée durant une très longue période pour d'implacables raisons financières et faute de temps à consacrer à ce type de recherches, qui exige notamment de multiples voyages au petit cours et de longues étapes dans des archives très disséminées et parfois difficiles d'accès.

Cette thèse se serait articulée en deux parties: la première, documentaire et comparative, cernant l'histoire des chantiers et des maçons-architectes, de toutes catégories, et de leurs ouvrages les mieux attribués, et la seconde abordant surtout l'étude des éléments architecturaux et la typologie des constructions religieuses de la fin du Moyen Age régional. Etant donné le peu de temps disponible maintenant pour mener à bien notre carrière de chercheur, nous reprenons ici spécialement les résultats de la première approche – historique, sociologique, stylistique – mais en y intégrant, çà et là ou en annexes, des éléments significatifs de la seconde, qui permettent d'aborder thématiquement l'analyse architecturale, sans chercher aucunement l'exhaustivité.

Entre-temps bien sûr, ces premiers résultats ont fait en partie l'objet de publications au gré des occasions et des nécessités (contributions à des Mélanges, articles pour des numéros spéciaux de revues, etc.), sous une forme adaptée aux besoins du moment. Dans leur ensemble, elles marquent bien le cheminement et la direction de nos recherches, sans vraiment les infléchir, mais trop dispersées, elles restent le plus souvent difficiles à retrouver. Le temps nous étant donc une nouvelle et dernière fois compté et l'utilité de cette entreprise paraissant vraiment prioritaire, nous n'avons pas essayé de reprendre ces publications en les «homogénéisant», comme on le ferait pour un travail traditionnellement académique, mais seulement de les corriger et de les compléter au vu des données actuellement disponibles et de nos nouvelles recherches, plus affinées et plus élargies. Il était temps surtout de publier les nombreux chapitres encore inédits concernant notre architecture de la fin du Moyen Age, vaste sujet pourtant délaissé, sans doute parce que trop complexe et trop touffu, et de profiter du bénéfice apporté par notre très longue – près d'un demi-siècle – et difficile imprégnation des multiples questions qu'il pose!

**Un élargissement progressif.** – Centrées d'abord sur le canton de Vaud, cœur de nos activités professionnelles, ces recherches se sont petit à petit étoffées en débordant sur les cantons voisins, qui lui sont étroitement liés, et en profitant des travaux les plus récents, certains toujours en cours. Elles ont donc abouti à traiter de toute la Suisse romande, inscrite elle-même dans des régions plus vastes politiquement, religieusement ou culturellement, à savoir d'une part le Bugey de l'Ain et l'actuel département de la Haute-Savoie – qui tous deux dépendaient en bonne partie du vaste diocèse de Genève, dont la

cité épiscopale était à la fois la capitale religieuse et économique – et d'autre part, la Franche-Comté jurassienne, très liée au Nord vaudois et au pays de Neuchâtel, et, ce faisant, non sans déceler ici et là quelques empreintes alémaniques ou même piémontaises.

**Modèles et perspectives.** – Du point de vue de la *présentation*, on rencontrera ici des approches de longueur différente et d'intérêt inégal, en fonction non pas forcément de leur valeur intrinsèque mais des données utilisables, très variables, qui, un jour, se révéleront sans doute encore plus précieuses que maintenant. Elles aboutissent, quand il est nécessaire, à des développements plus subtils ou à des excursus qui auraient dû prendre place dans des articles de «défrichements», mais ces derniers n'ont pu que rarement être menés à bien, faute de temps ou d'occasions.

Pour concevoir ce survol, nous avons des *modèles* mis en œuvre vers le milieu du siècle passé par nos prédécesseurs régionaux, impossibles à imiter en tous points, et, comme base, notre longue participation à l'inventaire des «Monuments d'Art et d'Histoire du canton de Vaud» et les ouvrages déjà parus à l'heure actuelle de cette collection irremplaçable. Nous ne sommes donc pas parti, comme l'a fait pour la Franche-Comté, René Tournier qui, dans ses *Eglises comtoises*, de 1954, s'est appuyé sur un gigantesque inventaire d'architecte praticien de la conservation, exhaustif et graphiquement très fourni (relevés, tableaux d'éléments architecturaux, etc.), comprenant toutes les églises de cette région, du Moyen Age et de l'Ancien Régime, mais qui ne s'est fondé que sur la documentation textuelle existante alors, très inégale, complétée heureusement, pour le département du Jura, par Pierre Lacroix en 1981. Ni comme, pour la Savoie, Raymond Oursel, historien médiéviste et longtemps archiviste départemental de la Haute-Savoie, qui, parent d'un grand historien de l'art bourguignon, a cherché à définir, dans sa thèse sur *l'Art en Savoie*, publiée partiellement en 1975, les principales étapes stylistiques de la fin du gothique en s'intéressant à toutes les catégories de bâtiments religieux et en les situant dans un contexte essentiellement savoyard, mais qui s'est appuyé, du fait de son métier de base, sur tous les documents écrits alors à sa disposition.

Pour notre part, très intéressé par tout ce qui touche à la *sociologie de l'art*, nous insistons autant que possible sur la «personnalisation» des maîtres d'œuvre – même si souvent elle ne peut que rester très limitée – et sur leur expansion locale et régionale, en fonction bien sûr d'éventuels conditionnements politiques et surtout culturels.

En ce qui concerne notre *intérêt artistique* proprement dit, il se porte sur le développement du grand «Renouveau flamboyant», qui tarde ici à prendre un large essor et qui atteint son apogée avec la complexification des voûtes, voire leur véritable «dédoublement» parfois, mais seulement à la fin du XV<sup>e</sup> siècle et surtout plus tard, soit à l'époque où s'effectuent les premiers pas, tardifs, de la Renaissance: mouvement brutalement freiné par l'arrivée de la Réforme à partir 1528 dans une bonne partie de la Suisse romande (cantons de Neuchâtel, de Genève et de Vaud, Jura bernois et même un district de Fribourg).

**Une documentation fondamentale.** – Expériences faites, l'entreprise présentait d'autant plus d'intérêt que, dans la plupart des pays romands, les *bases documentaires* paraissaient suffisamment larges et solides, par une bien meilleure conservation des sources manuscrites, communales tout spécialement, que dans les régions voisines, et permettaient d'arriver à des résultats d'une certaine valeur et parfois même probants. Nous avons pensé que le premier but de cette longue entreprise était de rassembler et de publier, autant qu'il était possible dans nos conditions de travail actuelles, les éléments fondamentaux, assez nombreux comparativement, tirés des archives et d'un vaste inventaire

monumental. Et, ce faisant, d'aboutir à une histoire des monuments religieux régionaux de la fin du gothique non exclusivement élitaire, comme c'était généralement le cas avec les anciennes normes académiques, mais tenant compte des ouvrages plus communs, parfois modestes, qui portent aussi le témoignage des hommes de métier et de leur environnement.

**Le handicap des «monuments disparus».** – Nous avons pourtant bien conscience de notre dépendance soit de l'état de conservation du patrimoine médiéval et de son caractère sporadique et aléatoire, soit, malgré ses grandes richesses, des carences d'une documentation, ample mais toujours incomplète bien sûr<sup>1</sup>. Il faut souligner à nouveau que «d'un point de vue méthodologique, il y a peut-être davantage de *monumenta deperdita*, inconnus ou, au mieux, mal connus (seulement par les fouilles ou/et par les documents), que de monuments encore visibles dans l'histoire de l'architecture, et tout particulièrement de l'histoire de l'architecture religieuse, qui est aussi, sinon surtout, une histoire des transformations, des reconstructions et des destructions: même la connaissance exhaustive de tous les monuments actuels ne serait de toute façon que très relative par rapport à l'ampleur de la réalité historique globale. Aussi est-il inutile de parler d'une histoire des monuments romands, si l'on ne tient pas compte au moins de toutes les indications possibles (documentation) et de tout ce qui subsiste (inventaire)<sup>2</sup>».

**Une large illustration indispensable.** – Malgré des handicaps irrémédiables donc, il reste pourtant ici, à notre avis, assez de monuments entiers ou partiels pour permettre non seulement d'admirer l'ampleur et la générosité de l'architecture régionale à la fin du gothique, et même dans son expression strictement «flamboyante», mais encore d'essayer de comprendre l'intérêt de témoins plus ou moins dispersés et plus ou moins représentatifs, en tentant de les situer dans des courants élargis. En prenant soin surtout d'en étoffer abondamment l'*illustration*, le plus souvent désespérément insuffisante jusqu'à présent malgré sa nécessité absolue dans notre domaine, avant tout visuel.

**Conclusion.** – Soutenons pour finir qu'un monde provincial comme le nôtre présente, en dépit de sa relative modestie, un intérêt certain dans l'histoire d'une architecture flamboyante à son sommet. A un moment charnière et fécond et malgré l'absence de très grandes réalisations, il montre, à côté d'importants apports extérieurs, proches ou même lointains, tout un jeu d'influences internes, qui s'exercent à partir de foyers secondaires ou de régions plus actives dans la construction: on y distingue quelques personnalités artistiques de grande valeur, parfois même réellement inventives. Pourtant le côté actuellement décevant de ce genre de recherches «périphériques», c'est que l'étude de notre «grand» microcosme ne s'inscrit pas encore dans une série équivalente: il est vrai qu'il s'avère particulièrement riche en diversités, peut-être à cause de sa situation politique fluctuante, de son partage entre des cultures divergentes et de sa position à la frontière des langues.

C'est pourquoi il nous a semblé utile, avec nos moyens même limités, d'essayer de sérier les problèmes, de placer des jalons et de proposer des rapprochements, des hypothèses et des pistes de recherches, laissant beaucoup de questions ouvertes, dans l'attente qu'avec d'autres moyens accrus et imprévisibles maintenant – comme l'a été la dendrochronologie naguère – et avec d'autres regards, plus neufs et plus larges que les nôtres, ainsi que beaucoup plus de temps disponible encore, on puisse reprendre et étendre ce travail de base.

<sup>1</sup> Dans le même ordre d'idée, on peut rappeler ici ce que disait notre regretté et bien trop modeste collègue Jean Courvoisier en 1989 déjà, dans le *Musée neuchâtelois* (p. 109): «Peut-être est-il prématuré de dresser une liste même provisoire des maçons ayant été actifs en Pays neuchâtelois. Toutefois, si personne ne se hasarde à présenter l'ensemble des renseignements déjà réunis, ceux-ci risquent de rester inutilement enfouis dans des dossiers...».

<sup>2</sup> Dans *Les Pays romands au Moyen Age*, Lausanne 1997, pp. 483-484.



**Remarques liminaires**

Tout à la fin de ces études, pour mieux situer nos questions régionales et leur redonner de l'épaisseur à un niveau international, nous rééditons aussi, en le complétant, un **survol contextuel** composé en 2002 pour accompagner l'exposition du Musée d'Art et d'Histoire de Genève consacrée à la *Renaissance en Savoie*.

Nous proposons également un **tableau chronologique** pour replacer dans le développement comparatif, non par affinité ou par thème mais dans le temps les monuments les mieux connus au point de vue documentaire, même ceux qui ont disparu.

Et étant donné la richesse relative de la documentation disponible dont il a été question, nous ajoutons une série de **documents**, de pièces justificatives compactes – non d'indications factuelles (comme les comptes) systématiquement utilisées pour notre texte – soit surtout des commandes et des conventions de travaux (projets, conventions, prix-fait, devis, etc.), qui, parfois, précisent des orientations et des attitudes. En rappelant qu'il n'existe malheureusement pas de documents graphiques ici pour la fin du Moyen Âge – une exception cependant à Cully mais non datée.

Ne pouvant pas, bien sûr, publier toutes nos **illustrations** de référence ou de comparaison, nous avons renvoyé autant que possible à celles qui l'ont déjà été par d'autres et ailleurs.

Une remarque encore à propos des **notes**: pour éviter toutes ambiguïtés, nos références sont accompagnées d'extraits des textes utilisés comme preuves, mais, dans certains cas, transcrits très rapidement.

**Maçons et architectes.** Au point de vue du vocabulaire professionnel, il faut souligner que ceux que nous appelons ici, pour la période en cause, des *maçons-architectes*, sont, sauf exception et comme c'est alors également le cas ailleurs, à la fois eux-mêmes bons artisans de la pierre et souvent concepteurs de leurs ouvrages.

**Du «gothique flamboyant»**

Nous reprenons, avec des nuances, la terminologie de Raymond Oursel dans ses études sur le gothique savoyard. Pour cet historien, le «gothique tardif», qui succède là au «gothique flamboyant», apparaît déjà vers 1480. À notre point de vue, le «gothique flamboyant» («Spätgotik» en allemand) englobe tout le XV<sup>e</sup> siècle et une partie du XVI<sup>e</sup>; le «gothique tardif», qui le suit chronologiquement, n'est en tout cas pas traditionnellement, en français, le «gothique flamboyant» – contrairement à ce que l'on entend trop souvent ici – et se rapprocherait plus du «Nachgotik», appelé parfois «postgothique».